

CORINNE GABRIELE

L'ÂNE, LES FIGUES,
IL LES MANGE !

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524821

Dépôt légal : janvier 2026

*La vie ne se mesure pas
par le nombre de respirations que vous prenez,
mais par les moments qui vous coupent le souffle !*

Maya Angelou

Poète Romancière et militante afro-américaine

*À mes chers partis pour un merveilleux voyage :
Tu n'es plus là où tu étais mais tu es partout là où je suis*

Prologue

Le mercredi, Célestine¹ traversait le parc Longchamp pour se rendre dans le centre, avec un accès par l'observatoire pour saluer son ami Ernest². Le musicien-compositeur avait été figé dans une posture pour le moins curieuse avec ses mains sur la tête. Protégeait-il ses oreilles délicates de la musique dissonante du monde ? Dans sa hâte du matin, elle n'aurait vraisemblablement jamais remarqué la statue sans la présence un jour de ce petit attroupement joyeux autour d'un garçonnet haut comme trois pommes qui imitait le geste. Les clochettes des lignes de tramway des Réformés finissaient par la réveiller lorsqu'elle se ruait anarchiquement sur le trottoir d'en face pour rejoindre son épicerie préférée sur la Canebière. Elle déambulait parmi les panières colorées d'épices : cumin d'Afrique, curry et gingembre d'Asie, safran d'Espagne. Elle enjambait les sacs de jute empilés de café en grains pur arabica d'Éthiopie dont les arômes faisaient le succès du lieu. À la belle saison, elle prenait le large à bord des navettes desservant le château d'If et le Frioul. Accoudée au bastingage, c'était l'occasion d'admirer un autre point de vue des forts Saint-Jean et Saint-Nicolas. Le petit train de la côte bleue lui permettait d'accéder aux criques secrètes qui épousent les falaises escarpées de la chaîne de la Nerthe. Bercée dans l'eau cristalline, elle observait les étoiles rouges accrochées au rocher et fuyait les baisers de la gorgone. Enfin, elle s'allongeait au soleil, submergée de bien-être. Les pointus marseillais délaissés en semaine ondulaient sous la houle irrégulière. Le clapotis des vagues sur les coques et les carillons cristallins des petits mâts suffisaient à l'extraire du bourdonnement de la ville en face. À l'Estaque, sur le petit port, elle regardait les pêcheurs remailler leur filet en attendant la navette du retour.

1 *Ernest et Célestine*, Gabrielle Vincent

2 Ernest Reyer, 1823-1909, compositeur marseillais.

Lorsqu'elle éprouvait le besoin de se mêler à la foule, c'étaient les marchés des quartiers qui avaient sa préférence. Jamais elle ne pouvait résister à l'ambiance truculente des allées et elle cédait aux effluves des plats qui mijotent. Selon la personnalité des camelots, les files d'attente devant les étals sonnaient comme de véritables spectacles de rue. Partout, on entendait crier les poissonniers :

— Regarde mon pageot, t'as vu les yeux de merlan frit qu'il te fait, ma chérie, tu le farines, tu le plonges dans l'huile, une rasade de jus de citron et tu vas te régaler, ma beauté, allez, bon poids, c'est pour moi !

Dans une ambiance bien plus studieuse, c'est à la bibliothèque de l'Alcazar qu'elle étaisait livres, stylos quatre couleurs et fiches de mémorisation pour bûcher ses concours de professorat des écoles. Lorsqu'elle avait l'humeur sportive, elle empruntait la corniche à vélo, mais posait inéluctablement le pied sur la montée d'Endoume. Un coucou à la Bonne Mère pour quelques miracles à exaucer et une pause sur le belvédère pour l'éventail des sonorités du monde. Le week-end, avec les marcheurs assidus de son club de yoga et l'investissement sans faille de leur professeure, ils arpentaient, guillerets, les chemins de Pagnol finissant autour d'un apéro, d'un karaoké ou d'une piste de danse improvisée dans le foyer. Les petits théâtres proches du Cours Ju, le cinéma d'art et d'essai à Saint-Henri, les bars clandestins qu'ils aimaient tester ou juste retrouver la chaleur de son bouiboui de quartier avec l'accueil inégalé du patron qui derrière les portes battantes de sa cuisine, dégainait toujours les olives farcies aux amandes.

— Pour toi, ma fille, mezzé avec un verre de rosé !

En surface, tout semblait parfait et puis, un jour, la trouvaille trop belle pour être vraie. Des nuits blanches à cogiter, à se résoudre à ne pas y aller pour changer d'avis le matin d'après.

Le Fou

Bonjour,

Je me présente, je m'appelle Célestin Le Cas, je suis Le Fou du tarot, connu sous le nom du Mat, lorsque je me la joue. Mes amis me surnomment le Fada. Alors, c'est moi qui vais procéder au transfert de Célestine dans sa nouvelle vie. Vous me connaissez, je suis un vagabond et j'adore lorsque ça bouge.

En revanche, et étant donné le cas qui nous occupe, j'ai planifié des haltes régulières. Les camarades prendront le relais afin que je reprenne mon souffle. Il m'en faudra. Souhaitez-moi bon courage !

Son café à la main, Célestine se penche pour accéder à la bannette de papier brouillon sous l'imprimante et c'est au prix d'un numéro d'équilibriste que le contenu du bol est finalement maîtrisé. Il s'en est fallu de peu que le tout se répande sur le bureau et arrose les cahiers du jour de ses petits CP appliqués.

Elle lance la liste des plus et des moins : calme, nature, espace, nouvelle aventure, navette gratuite..., isolement, entretien d'un jardin, grosse surface à chauffer, frais kilométriques... À cran et le café refroidi, elle décompte les colonnes noircies de ses insomnies. « Elle n'est ni pour ni contre et bien au contraire³. »

Allez, je fonce, sinon elle va me filer entre les doigts !

« Elle » est un arpent de paradis dans un écrin de verdure, du bonheur pur parmi les restanques d'amandiers en fleurs, le bourdonnement des premières abeilles et un hamac sous le chêne.

Ça lui fait tout bizarre de le voir vide son petit appartement. Jamais dans la demi-mesure, il a abrité dix-sept ans de joies immenses et de galères. Son sac à dos et ses derniers effets

³ Coluche.

sont rassemblés sur le palier, elle donne un ultime coup de serpillière, le sol sèche vite grâce au courant d'air. Elle referme la porte, doucement, pour ne pas dissiper les souvenirs, la verrouille, c'est la dernière fois. Elle dépose le jeu de clés dans la boîte aux lettres comme convenu avec les nouveaux propriétaires.

— J'ai fait du café, tu montes ?

Juste derrière elle, Michèle, sa voisine, celle du deuxième étage, plus matinale que d'ordinaire. Dire qu'elle ne s'attendait pas à une haie d'honneur pour son départ est un euphémisme. Il faut dire que ces derniers temps, on le lui avait fait à l'envers comme on dit à Marseille. En général, c'est vrai qu'elle sourit tout le temps, alors on la prend pour un lapin de trois semaines. Les mêmes lui reprocheront sa tête de bouledogue. En général, Célestine n'y va pas avec le dos de cuillère. Lorsqu'elle aime, elle aime et l'inverse est vrai. Avec Michèle ça avait été un véritable coup de cœur. Des avis bien tranchés sur tous les sujets et le même caractère de cochon. Malgré le bestiaire, l'alchimie avait opéré.

Célestine sort sur le balcon et se penche sur la balustrade. Le mistral s'est levé et caresse les feuilles de la treille. La vigne vierge chétive, plantée trois ans plus tôt, forme de luxuriantes vagues qui commencent à s'agripper à la façade. Juste dessous se jouait le rituel de son premier café du matin, la clope à la main. Un jour de février, la cigarette fut supplantée par un bâton de réglisse, pour conserver le geste. Une victoire dont elle n'était pas peu fière. À l'époque, la situation avait exigé une prise de décision radicale et Célestine n'étant pas du genre à tergiverser, elle avait sonné chez Michèle, elle lui avait lancé le paquet plein et sans s'appesantir, elle était retournée jusque chez elle au trot pour ne pas changer d'avis en chemin. Ladite cigarette du matin n'était pas celle qui lui manquerait le plus. Ce serait celle de l'heure propice aux confidences lorsque le croissant de lune forme un halo dans le ciel nocturne et que la cerise incandescente éclaire le visage de la Michèle dépitée dont l'expression favorite est « y'a pas à tortiller du cul pour chier droit. » Nous vous l'accordons, nous ne côtoyons pas des sommets d'élégance mais autant vous y habituer parce que ces têtes de mules ne sont pas douées pour les mondanités,

en revanche elles ont un cœur gros comme la porte d'Aix et selon leurs dires leur séant aussi. C'est le prix à payer de leur générosité.

Enjouée, Michèle revient chargée. La cafetière italienne fumante, les petits verres épais et la panière débordante de brioches au sucre se côtoient dangereusement sur le plateau.

— Voilà, ma jolie, et bon appétit !

— Dis donc, tu me gâtes, ma Mimi.

— Dis, il te faut des calories pour la journée qui t'attend. Purée, qu'est-ce que tu vas me manquer !

— Moi aussi, beaucoup, mais vous avez intérêt à venir me voir. J'ai trop hâte parce qu'on va se faire des bouffes dans le jardin et on ne va pas se gêner, disait-elle en dodelinant de la tête et en se frottant les mains. Tu te souviens de notre première et d'ailleurs ultime fête des voisins, l'autre con du dernier, le toit-terrasse, là, qui nous a renversé sa poubelle sur la tête sous prétexte qu'il voulait faire sa sieste. Depuis, ça ne s'est pas arrangé, la dernière fois, il a sorti la carabine pour menacer les petits qui jouaient au ballon.

— C'est la Cour des Miracles ici et si on n'est pas jobastre, on le devient. On va tous finir à Édouard Toulouse⁴. Tu fais bien de déguerpir, si j'avais ton âge et sans mon vieux c'est ce que je ferais aussi. Franchement, j'aimerais bien venir te voir dans ton petit coin de paradis, mais depuis que je me suis fait emboutir par ce fangio⁵ qui m'a refusé la priorité, j'ai trop peur en voiture et si je compte sur mon vieux, tu le connais ! Tiens, l'année dernière avant la Covid, nous étions invités à un « afftèère » dans mon ancienne boîte.

— Ah ! « *af-ter* », *after, repeat after me* !

— AFFTERE...

— *Again please, after* !

— Bon, c'est pas grave. Tu sais, l'anglais et moi... ça fait trois. Alors il y avait des barriques de vin partout, les mange-debout là. Tout le monde parlait, se gavait de tapas et ça circulait avec le verre de vin à la main. En fin de soirée, ça dansait

4 Hôpital psychiatrique à Marseille.

5 Juan Manuel Fangio, pilote automobile argentin.

même, grosse ambiance, tu vois ? Et lui, mon mari, un santon, un toti⁶. Tu ne sais pas ce qu'il me sort après ?

— Non ?

— Tous des malades tes collègues ! Ils ne savent pas qu'un repas debout et c'est un jour en enfer.

— Hi, hi, hi. Il est où là ?

— Je l'ai envoyé voir là-bas si j'y suis. Depuis qu'il est à la retraite, il ne décolle pas son fessier du canapé. La dernière fois, tu te rappelles l'alerte incendie ? Il n'est pas descendu, je l'ai retrouvé comme je l'ai laissé, en plus il râlait comme un putois parce que je n'avais pas refermé la porte d'entrée derrière moi. J'en peux vraiment plus, je te jure.

— Au moins, lui, il n'est pas stressé, pas comme le voisin du dessus. Ce jour-là, il a déboulé de l'escalier et nous a envoyés en l'air comme un jeu de quilles, dis. Du coup, Magali s'est fracassée contre la porte qui, en se relevant a fait la gambette⁷ au nouveau, comment il s'appelle déjà ? Enfin bref, on s'est tanqué le mur en pleine face, quoi. On s'est ruiné putain et je te dis pas le ouai⁸ !

— Bon, dis-moi, parlons peu, parlons bien, j'espère que tes successeurs ne vont pas tailler la vigne ? Parce que les rouges-gorges, j'adore les regarder pavaner, moi.

— Pas de risque en l'occurrence, c'est le détail qui a fait la différence. Ils ont dit textuellement : « L'ombre, c'est précieux à Marseille. »

En montant dans sa voiture, elle jette un dernier regard au mur aveugle de son immeuble. À l'époque, son maigre budget ne lui avait permis qu'un modeste rez-de-chaussée et dans la salle à manger, sa chambre à coucher. Plus on grimpait et plus les appartements étaient scandaleusement onéreux. Si en ce temps-là, le regard avait cherché la mer, aujourd'hui seule une vue imprenable sur des parallélépipèdes rectangles grisâtres capitonnés dans une brume jaunâtre se profile à l'horizon.

À bord de sa vieille deux CV rouge, elle s'engage sur l'autoroute, le tissu urbain s'étire longtemps pour laisser place aux

⁶ Patois : grand dadais.

⁷ Croc-en-jambe.

⁸ Bordel.

platanes. Dans la ligne droite, les arbres semblent lui dérouler une haie d'honneur, à la radio *Beautiful Day*⁹, pied au plancher, elle s'égosille sur le refrain. Aux premières heures de ce matin de juillet, le feuillage laisse filtrer la lumière déjà vive du soleil qui dessine sur l'asphalte des ondoyements. La sensation est hypnotique. À l'horizon, la Sainte-Victoire invite à l'ébauche d'un tableau de Cézanne. La dominante de vert, les nuances du bleu lavande, du jaune bouton d'or, du rouge coquelicot sont disposés telles des touches de peinture sur la palette du peintre. La toile est posée sur le chevalet, l'esquisse du reste de sa vie se dessine aujourd'hui.

Elle est à la croisée des chemins. Son année scolaire, en tant que professeure vacataire, a fait émerger des prises de conscience. À l'instar de la majorité des habitants de la planète, elle s'est paramétrée en mode robot pour ne pas basculer. Jamais auparavant, ce sentiment d'impuissance la faisant partir en guerre ne sachant ni contre qui ni contre quoi. Certains disaient que les enfants incarnaient les ennemis, qu'il fallait protéger les personnes fragiles de ce virus tueur sur « petites » pattes. Fragile, elle l'était sans le moindre doute, mais pour elle, aucune exemption et de sa garnison, elle se rendait au front. Chaque matin sur la table de son salon s'étaient plastrons et munitions ; la boîte de masques, le gel hydroalcoolique, les huiles essentielles et accessoirement le matériel des séances du jour pour l'apprentissage des phonèmes et des additions à trou de manière à introduire la soustraction. Se soustraire, s'extirper de ce cauchemar affichant sur tous les écrans les chiffres macabres.

En bouclant son barda, elle savait que la journée à venir s'annoncerait encore plus difficile que la veille à cause des injonctions contradictoires. *Bas les masques, masques partout. Même en pleine cambrousse, ils sont sérieux ?* Le dimanche précédent et tandis qu'elle sortait d'un buisson, échevelée et un brin débraillée, un gardien de la paix s'était fait un plaisir jouissif de la verbaliser, lui fumait sa clope, elle fut néanmoins soulagée de cent trente-cinq balles.

⁹ U2.